

Introduction

Le voyage de mille lieues commence par un pas.

Lao Tseu,
poème LXIV, dans *Tao Tö King*

Si la vie est ce voyage de mille lieues, le pas qui permet ce voyage est un franchissement. Le sujet phobique ne peut pas faire ce pas et faute de l'amorcer, il risque de séjourner en deçà de la frontière de la vie. Le pas auquel il ne se résout pas le ferait passer de l'intérieur vers l'extérieur. C'est ce qui le séparerait de l'Autre, du dedans vers le dehors dans un monde qu'il ne cesse de prévoir. Pour s'assurer de ne pas passer la frontière, le phobique la renforce, dans un second temps, par un dispositif symbolique, un signifiant qui localise la peur et porte en lui le pire. Cette opération seconde signale qu'en deçà du pire règne ce que sans nom et sans représentation nous appellerons « le pire du pire ». Telle cette petite fille phobique qui écrivait, dans son cahier d'école, non pas contre la marge qu'elle risquait ainsi de mordre par inadvertance, mais à deux carreaux à droite de la ligne verticale pour s'assurer qu'elle ne passerait pas dans la marge. Elle fait ainsi entendre la béance qui s'ouvre devant elle, l'angoisse de son anéantissement si elle se sépare de l'Autre³ en mordant la marge. Elle restera longtemps entre la marge et la morsure.

3. C'est soit passer dans la marge, soit écrire dans l'espace réservé à l'adulte, et être adulte, c'est être séparé de l'Autre.

Le fait d'avoir peur de quelque chose qui va baliser la vie d'un sujet est contingent et pourtant surdéterminé par le langage. Une rencontre peut fixer un sujet dans la position phobique à partir d'un événement contingent, mais parce que c'est devenu nécessaire. Lacan, pour illustrer ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani*, une modalité de la parole qui fait entendre ce qu'elle ne dit pas, raconte une petite histoire pleine d'humour ⁴. Une jeune fille qui attend son amant sur le bord d'une rivière voit arriver un brahme qui s'engage dans le même chemin. Elle s'écrie alors d'un ton aimable : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours. » Je m'intéresserai ici non pas à la question de la vérité dans la parole, mais au statut du chien et du lion. Du fait de cette parole, le chien, objet de la phobie du brahme, pourrait bien devenir celui dont la présence le rassurerait maintenant, puisqu'il serait le signe qu'il n'y a pas de lion. En tout cas, c'est ce qui se passerait si ce sujet n'avait pas la phobie des chiens. Mais cette petite fable serait-elle opérante avec un sujet phobique des chiens ? Pourra-t-on parler alors ⁵ de « l'absence rassurante du chien » si nous imaginons le brahme phobique ? Le lion est-il pire que le chien pour un sujet qui a la phobie du chien ? La phobie concerne-t-elle le chien ou la morsure ? Ce n'est donc pas pour la même raison que l'absence du chien induira les mêmes effets pour chacun. Pour le phobique, c'est parce que le seul surgissement du signifiant chien rend présent le chien et fait frissonner le sujet, pour le non-phobique, c'est parce que son absence est le signe de la présence du lion. Derrière chaque chien y a-t-il un lion qui rôde, ou pire ? J'énonce ainsi une prémisse : la phobie est une affaire liée à l'espace du langage et à la présence pulsionnelle non suffisamment symbolisée, c'est-à-dire la morsure prise dans le réel, sans médiation, là où la chair est entamée jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Du fait de la symbolisation primordiale, de ce moment qui fait entrer l'enfant dans le langage, il y a une absence, un trou

4. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 295.

5. C'est une expression de Bruno dans « Le tour de force du poète », *La Passe*, 2003, p. 141.

Introduction

qui sera bordé par l'angoisse. Ce bord, cette frontière, cerne un irréprésentable, sans nom, un trou à l'origine de la constitution du sujet. Dans ce trou qu'évoque l'agoraphobie, le sujet craint d'être englouti faute d'y trouver les coordonnées de sa place. Il suffit en général qu'un autre l'accompagne pour que cette rencontre soit supportable, que cet espace ne soit plus « déshabité ». C'est aussi une rencontre avec la solitude la plus radicale qui ouvre à la jouissance féminine, comme a pu le démontrer Catherine Millot ⁶. La structure de bord dans la topologie évoque pour nous la pulsion qui découpe des zones érogènes ⁷, et la phobie est un témoin de ce qui ne va pas entre langage et pulsion. C'est l'effet de l'immixtion du symbolique dans le réel qui crée l'espace dans lequel le sujet n'est pas représenté, et ce manque de représentation est à l'origine de la phobie.

Freud, commentant le cas de Hans, parle de pénétrer dans l'assemblage ou montage – *das Gefüge* – d'une telle phobie ⁸, terme traduit en français par *contexture*. Les deux termes font résonner la pulsion. « Contexture » fait résonner le contexte signifiant avec la texture pulsionnelle de façon particulièrement pertinente en ce qui concerne la phobie. Si nous tentons d'y pénétrer, on voit que, pour certains sujets, l'idée d'une chauve-souris enragée ⁹, d'un cheval qui va les mordre ou d'un pigeon ¹⁰ qui les regarde est imminente. Pourtant, il ne s'agit nullement d'une certitude délirante, mais simplement d'une présence pulsionnelle non suffisamment détachée de la Chose par l'effet du symbolique ¹¹. Cette présence réelle convoque la peur du vide, du regard, de la morsure, de la piqûre, et introduit le sujet à son futur anéantissement. Le phobique vit chaque rencontre avec l'objet phobogène comme le signal qu'il va y passer.

6. Millot, 2002.

7. Lacan, dans le séminaire inédit *D'un Autre à l'autre*, leçon du 12 mai 1969, précise que « le bord est constitué par une logistique de la défense ».

8. Freud, « Le petit Hans », dans *Cinq psychanalyses*, p. 177.

9. Référence au sketch de Bigard, *La chauve-souris*, site Internet Bigard.

10. Référence au livre de Süskind, 1987.

11. Tel cet enfant phobique qui expliquait que s'il mettait un *s* à trop, c'est parce qu'il y en avait trop.

Le débat concernant la phobie n'est pas dépourvu d'enjeux pour les élaborations à venir dans la psychanalyse et pour la fin de l'analyse parce que la phobie nous fait entrer de plain-pied au cœur de la névrose et qu'elle restera, malgré les choix de névroses, son armature structurale.

Dégager de la phobie une parcelle de la vérité du sujet nécessite de poser l'hypothèse d'un sujet de l'inconscient si nous souhaitons nous y retrouver dans la structure et ne pas en faire un épiphénomène parmi d'autres. La phobie est une prise de position du sujet devant quelque chose de non métaphorisé, une absence, du noir, un trou qui nécessite d'interposer un objet signal, clignotant, dira Lacan, ou un épouvantail, dira Freud, tentative de « médusation ¹² ». Freud a consacré un texte à cette figure de la mythologie grecque, qui fascine et terrifie, qui a un pouvoir apotropaïque. Elle surgit chaque fois qu'il y a lieu d'indiquer l'épouvante. La phobie permet de situer une difficulté de la symbolisation primordiale en montrant l'articulation entre l'irreprésentable dans la symbolisation primordiale et l'appel à la phobie comme solution pour couvrir le hors-représentation. La phobie a une fonction, structurale, et nous tenterons de la délimiter, de la dégager et de la différencier d'autres tentatives névrotiques qui parent à un défaut structural du symbolique.

Elle n'est pas une maladie ; c'est un modèle mental, a pu dire Lacan ¹³. La psychiatrie s'est interrogée à la fin du XIX^e siècle sur le type de dérèglement de la pensée, de l'action, de l'émotivité, voire de la fonction du jugement ou du discernement, mais elle a rapidement recouvert la question et l'a noyée dans des nosographies symptomatiques qui ne disent rien de son énigme. Freud a structuré une clinique qui tient compte des formations de l'inconscient, il a pu ainsi dégager la phobie comme une entité, faisant partie des hystéries d'angoisse. Elle peut être interprétée à la fois comme symptôme, comme signe, comme petite métaphore délirante ou encore comme moment structural, voire comme solution névrotique à l'angoisse, ou encore, telle sera mon hypothèse,

12. Terme que j'emprunte à Clair, 1989.

13. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994, p. 395.

Introduction

comme une modalité subjective pour traiter le réel. Mais de quel réel s'agit-il ?

Les repères cliniques de la phobie peuvent, dans ce premier temps et de façon succincte, se définir de la façon suivante.

1. *Les phobies transitoires de l'enfance* que nous sommes habitués à rencontrer sous la forme de la peur du noir, du loup, des fantômes, des squelettes, etc. Ce sont des symptômes transitoires qui se rencontrent à l'entrée de la période œdipienne pour les filles et à sa sortie pour les garçons. Cet épisode, si le père est à la bonne place, se résout en général sans trop de difficulté et assez rapidement. Elles sont en quelque sorte le signe que l'enfant entrant dans le langage rencontre l'angoisse.

2. *La phobie infantile qui signale l'entrée dans la névrose infantile*, comme celle du petit Hans. Cette phobie, qui s'impose avec une particulière acuité par rapport aux précédentes, évolue en général vers une névrose hystérique ou une névrose obsessionnelle. Les structures cliniques, dans la névrose, sont des stratifications à partir de ce noyau phobique, comme s'il y avait une échelle des névrozes. Lacan faisait valoir¹⁴ que si nous nous référons à une échelle diachronique, l'hystérie est la structure la plus avancée parce qu'elle est au terme de la maturation infantile, la plus proche de l'achèvement génital. Mais la clinique nous montre un renversement contraire, qui nous conduit, dans l'échelle névrotique, à la considérer comme noyau de la névrose obsessionnelle, donc antérieure à cette dernière. Pour saisir ce paradoxe, il s'agit de la rapporter à la structure synchronique du désir. Cette conception des structures névrotiques tient à la complexification ou dialectisation qui s'enracine dans le cristal de la phobie et se déploie jusqu'au labyrinthe obsessionnel. C'est ce qui fait dire à Lacan que la phobie est une plaque tournante. Elle est le point de départ,

14. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, non publié au moment où j'ai débuté ce travail. Ce séminaire a été publié en mai 2004 au Seuil. Cette référence se trouve dans la leçon du 19 décembre 1962.

sur un axe diachronique, d'un aiguillage qui permet au sujet de « choisir » comment il va affronter le désir.

Les névroses illustrent trois modalités, c'est-à-dire trois façons de soutenir le désir : celle du phobique, celle de l'hystérique et celle du névrosé obsessionnel. Soit le sujet affronte son rapport au désir en prévenant, en évitant tout ce qui peut surgir de vivant, ce qui fait dire à Lacan qu'il soutient son désir comme prévenu. Soit le sujet maintient son désir en s'employant à le laisser insatisfait, c'est l'hystérique qui se dérobe comme objet dans la rencontre, là où le phobique l'évite ; ou encore le névrosé obsessionnel qui affronte le désir en y mettant un impossible, pour le détruire. Dès lors, le diagnostic de tel ou tel type de névrose concerne la position du sujet dans son rapport au désir et non les symptômes comme phénomènes. Cependant, si le désir est bien structurellement le désir de l'Autre, la façon de l'affronter indique que c'est un choix face au désir de l'Autre. Plus encore, c'est l'articulation du désir avec le fantasme qui va permettre de décider de la structure. Rien d'étonnant donc à ce que l'on rencontre de façon subsidiaire, non essentielle, comme un symptôme parmi d'autres, des phobies dans toutes les névroses. La psychiatrie les a appelées les *phobies deutéropathiques*. Ce sont des phobies secondaires, sédiments phobiques dans chaque névrose qui témoignent d'une sorte d'historique de la constitution du sujet.

3. *La phobie comme évitement* : ce sont des sujets adultes qui sont restés dans une position phobique repérable à la condition d'évitement. Cette mise en tension de la position phobique et de la phobie comme événement symptomatique me permet de préciser que ce travail s'intéresse plus particulièrement à la position phobique. Pour ces sujets, la vie va être encadrée, structurée, pensée, prévue pour qu'ils ne rencontrent pas ce qui risque de surgir. Ils vont localiser une jouissance non médiatisée par le langage dans un objet qui va avoir pour fonction de signaler sa présence, d'être le garde-barrière pour que le sujet ne franchisse pas la ligne de démarcation. La psychiatrie a appelé ces phobies : *phobies primitives essentielles*. Elles indiquent que le sujet est resté dans une position foncière d'évitement, organisée à partir de la pensée du pire. L'évitement n'est pas la dérobade hystérique parce que, pour éviter la rencontre avec le désir, il faut mettre en

Introduction

place un rempart. En revanche, dans l'hystérie, le sujet provoque la rencontre, pour vérifier s'il est désiré, puis s'y dérobe. La position phobique, quand elle ne se résout pas dans l'enfance, ne pourra être modifiée que si ce sujet rencontre un analyste. Trouver des conduites d'apprentissage comme les thérapeutes comportementalistes le préconisent ne résout aucunement la question inconsciente qui se pose au sujet. Cela ne fait que lui fournir des objets contra-phobiques. L'analyse est le traitement le plus adapté, j'espère le démontrer, pour le phobique, car la phobie s'apparente aux formations de l'inconscient.

Nous pouvons enfin penser aux petites phobies communes, comme celle des araignées, des souris, enfin de tout ce qui est du côté d'aversions quasiment universelles qui provoquent du dégoût parce que ça surgit et ça grouille, et qui finalement indexent quelque chose du trop de vivant qui pourrait happer le sujet.

Nous pourrions aussi nous interroger sur le statut de ce que l'on appelle les phobies dans la psychose. Cependant, étant donné notre conception de la psychose fondée sur la forclusion du Nom-du-Père, il ne me semble pas que l'on puisse parler de phobie au singulier même s'il n'y a pas d'autres termes consacrés. Les phobies dans la psychose n'ont pas pour fonction d'appeler le père réel. Ce sont des peurs, non symbolisables, envahissantes, intrusives, qui peuvent faire suppléance dans certains cas ou dans d'autres signalent une rencontre avec un réel inassimilable pour un sujet, aucunement référent à un « signifiant-objet ¹⁵ », comme dans la phobie au sein des névroses.

La phobie a longtemps été appréhendée comme un phénomène, et sa description, mise au rang des obsessions, a fait obstacle à la prise en compte de sa structure ¹⁶. Elle a émergé au sein de la nosographie psychiatrique à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais elle a fini par se perdre, au cours du siècle suivant, parmi les troubles de l'anxiété, annulant ainsi son originalité et sa place structurale. Cette réduction à un trouble de l'anxiété a eu plusieurs conséquences. La première a consisté à considérer

15. Je m'attacherai à démontrer plus loin pourquoi j'utilise le terme de signifiant-objet.

16. On lira à ce titre Assoun, 2005.

la phobie comme un phénomène encombrant que le thérapeute devait faire disparaître. Cet écrasement de la phobie a ouvert la voie aux thérapies cognitivo-comportementales, qui se sont développées à partir des recherches de I. Pavlov et de J. Watson pour le comportementalisme et de la cybernétique pour le cognitivisme.

La psychiatrie a donc très rapidement recouvert sa vérité, sans doute plus préoccupée qu'elle était par les psychoses¹⁷. Cet effacement d'une causalité psychique n'a pas été sans conséquences, sur les diagnostics, qui, dans la perspective d'être consensuels, c'est l'objet de l'élaboration du DSM, ont forcé la notion centrale de sujet de l'inconscient et celle de symptôme. L'effacement du sujet aura donc en notre siècle une conséquence majeure, celle d'une orientation thérapeutique cognitivo-comportementale, choix d'efficacité aux dépens de la vérité du sujet. C'est ce refus fondamental du sujet qui a permis à la psychanalyse d'émerger, à partir de ce que nous pouvons considérer comme une forclusion. La psychanalyse est une invention de Freud, en particulier le dispositif de parole et ses effets, mais aussi une découverte, celle de l'inconscient. Elle est liée à la rencontre que Freud a faite avec la vérité du sujet hystérique. On peut donc considérer que la psychanalyse est le résultat de la conjonction de la science et du renoncement de ceux qui s'estimaient ses défenseurs à interroger la vérité de la division du sujet. Ce renoncement a laissé ainsi la place à une autre pratique, la psychanalyse, qui soumet la vérité du sujet de l'inconscient à l'épreuve de son dire.

Dans le champ de la psychiatrie, le terme « phénomène » est utilisé pour délimiter ce qui s'observe, ce qui apparaît, qui serait inobservable sans cette apparition, en conséquence le diagnostic se fait plus crucial. Fr. Leguil, dans un dialogue organisé avec des confrères psychiatres sur les diagnostics, remarque que Freud ne sépare pas sémiologie, psychopathologie et thérapeutique, mais « qu'il installe les structures au cœur de l'expérience, au cœur de ce qui règle son mouvement ». Dans les autres cliniques, « le symptôme médical est considéré comme l'effet d'une cause

17. Cf. l'article de Leguil, 1979, p. 88-105, ou encore Vallon, 1996, et plus particulièrement le chapitre I, « La phobie psychiatrique », p. 19-40.

Introduction

étrangère à la texture de sa manifestation¹⁸ ». Lacan, pour rendre compte de la clinique analytique, proposait de sortir des impasses de l'empathie et de la compassion en se positionnant par rapport à cet « Autre où l'être trouve son statut¹⁹ ». Il a fait valoir, très justement, que ce qui fausse la perception, c'est précisément la conscience²⁰, et que ce n'est pas l'expérience qui fait progresser le savoir, ce sont « les impasses où le sujet est mis d'être déterminé par la mâchoire du signifiant²¹ ». Les expériences ne constituent pas un savoir que l'on rangerait dans un grand sac. Ce sont les impasses, c'est-à-dire les erreurs que nous commettons, liées à notre rapport au signifiant, qui nous déterminent comme sujet de l'inconscient, qui ont quelques chances de mordre sur le réel et de faire ainsi progresser le savoir.

Le fait de considérer la phobie comme un phénomène a des conséquences facilement observables. La recherche sur Internet du terme « phobie » au mois de mai 2002, sur le moteur de recherche Google, donnait plus de 27 500 références, dont 13 500 en langue française, contre 1 550 pour la névrose obsessionnelle et 19 500 pour l'hystérie. L'association psychiatrique américaine recense, quant à elle, 6 456 troubles phobiques. Parmi ces références, en dehors des sites scientifiques plus « sérieux » (médecine, psychologie et psychanalyse), de nombreux sites, sous couvert de phobies sociales, abordent en réalité tous les types d'anxiété produits, alimentés par la société de consommation. L'association Alophobie pose la question suivante aux internautes : « Quelles sont les pensées automatiques qui vous minent ? » L'article porte sur les pensées obsédantes. Les phobies sociales mêlent la timidité, l'anxiété, l'angoisse, la peur, sans aucune référence structurale. On trouve aussi la nombreuse littérature actuelle consacrée aux thérapies comportementales, qui en font l'éloge en les considérant

18. Ouvrage collectif, *La Querelle des diagnostics*, Fr. Leguil, « Au-delà des phénomènes », p. 110, Navarin, Paris, 1986.

19. Lacan, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 613.

20. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'objet de la psychanalyse*, non publié, leçon du 5 janvier 1966.

21. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'objet de la psychanalyse*, non publié, leçon du 5 janvier 1966.

comme les seules thérapies valables, sans parler des émissions de télévision de style *Fear Factor*²², la phobie se commercialise. C'est donc à partir du constat que la phobie ne peut pas s'appréhender sans le sujet de l'inconscient que nous allons commencer à lever le voile sur ce que Lacan n'a pas hésité à appeler une « petite métaphore délirante ».

Les première et deuxième parties nous conduiront à un parcours clinique de grands cas transmis par la clinique psychanalytique. Ils vont nous permettre de faire un premier point sur ce que Freud et Lacan ont dit de la phobie. Il s'agira de recenser les questions qu'ils ont rencontrées, la façon dont ils les ont résolues. Les interrogations laissées en suspens resteront à débattre, car il nous incombe en tant que psychanalystes de poursuivre ces questions. Je dois m'expliquer sur le choix que j'ai fait de m'orienter essentiellement à partir de Freud et de Lacan. De nombreux auteurs postfreudiens et postlacaniens, que j'ai lus, ont travaillé sur la phobie, mais aucun n'a eu la pertinence clinique de Freud ni celle de Lacan. Je n'ai donc pas cherché à déployer leurs thèses ni à les mettre en tension ou en débat malgré la lecture que j'ai pu en faire. Ce serait une autre question, un autre travail. J'ai choisi l'orientation de Freud, puis les avancées de Lacan, car elles répondaient à la clinique que je rencontrais dans ma pratique, clinique qui met, en avant-poste de la recherche, la tension entre le réel et le symbolique.

Une troisième partie nous guidera vers les confins du féminin, là où quelque chose ne s'écrit pas, où quelque chose est démétaphorisé, *le continent noir* de Freud. Nous entrons dans un espace inattendu qui est aussi celui de la chasse de Diane ou encore, mais ce sera à interroger, celui où Méduse accomplit son effet apotropaïque, celui où règne le pire du pire, lieu de l'irreprésentable. S'agit-il de l'espace dont Lacan parle à propos des analystes qui ont peur maintenant ?

Une quatrième partie nous conduira à examiner comment la phobie est un appel à la fonction du père, ou plus précisément au père réel, comme traitement du féminin et du vivant. Il s'agira de

22. Cf. le récent audit de l'Inserm dont Sauret a fait une critique : 2005, p. 227-239.

Introduction

repérer ce qui du père n'opère pas quand un enfant reste dans la position phobique. C'est du reste grâce à Hans que Lacan a écrit la formule de la métaphore paternelle quand il tente de rendre compte de la logique des opérations. Disons que Hans invente ce que devrait être la fonction paternelle quand quelque chose ne répond pas à la bonne place. Nous ferons un parcours non plus à travers l'espace vidé de la représentation de la Chose, mais qui va du signifiant du Nom-Du-Père à la pluralisation de son nom pour dégager le réel du père.

Une cinquième partie mettra en lumière la ponctuation de *l'effet du langage* entre le père, dans sa fonction de métaphore, et le féminin, comme irréprésentable. En effet, rien ne peut être appréhendé sans les effets du langage, sans la coupure du signifiant. C'est donc vers la *symbolisation primordiale*, comme moment constitutif du sujet dans l'Autre, que nous allons nous tourner pour saisir les outils qui rendent compte d'un espace sans représentation. La matrice de la *Verneinung* sera abordée comme constitutive de l'existence, fondant le réel et l'intériorité, dans une objection portée au symbolique. La topologie nous aidera à délimiter un effet asphérique qui permet au sujet phobique de ne pas rester dans un enclos imaginaire.

Une dernière partie nous permettra d'appréhender l'enjeu de la phobie pour une direction de cure qui conduirait vers une fin d'analyse à ce que nous apprend la phobie pour orienter la fin de l'analyse.

Le pari de suivre la phobie à partir de l'angoisse du manque de représentation (ou plutôt, nous le verrons, du représentant de la représentation), d'où la place que prend le féminin, est donc le choix fait dans ce travail pour interroger ce nœud qu'est la phobie en portant l'éclairage sur le vivant et le féminin au fondement de l'angoisse. Cependant, étant donné que ce manque de représentation est la source la plus authentique des créations, nous aurons l'occasion d'en aborder quelques conséquences. Ce travail ne prétend à aucune exhaustivité sur la phobie ni sur ce qui a été dit de ce symptôme. L'enjeu est d'en renouveler l'examen pour mettre en lumière sa fonction et ses conséquences pour l'avenir du symptôme dans le lien social et le monde contemporain.